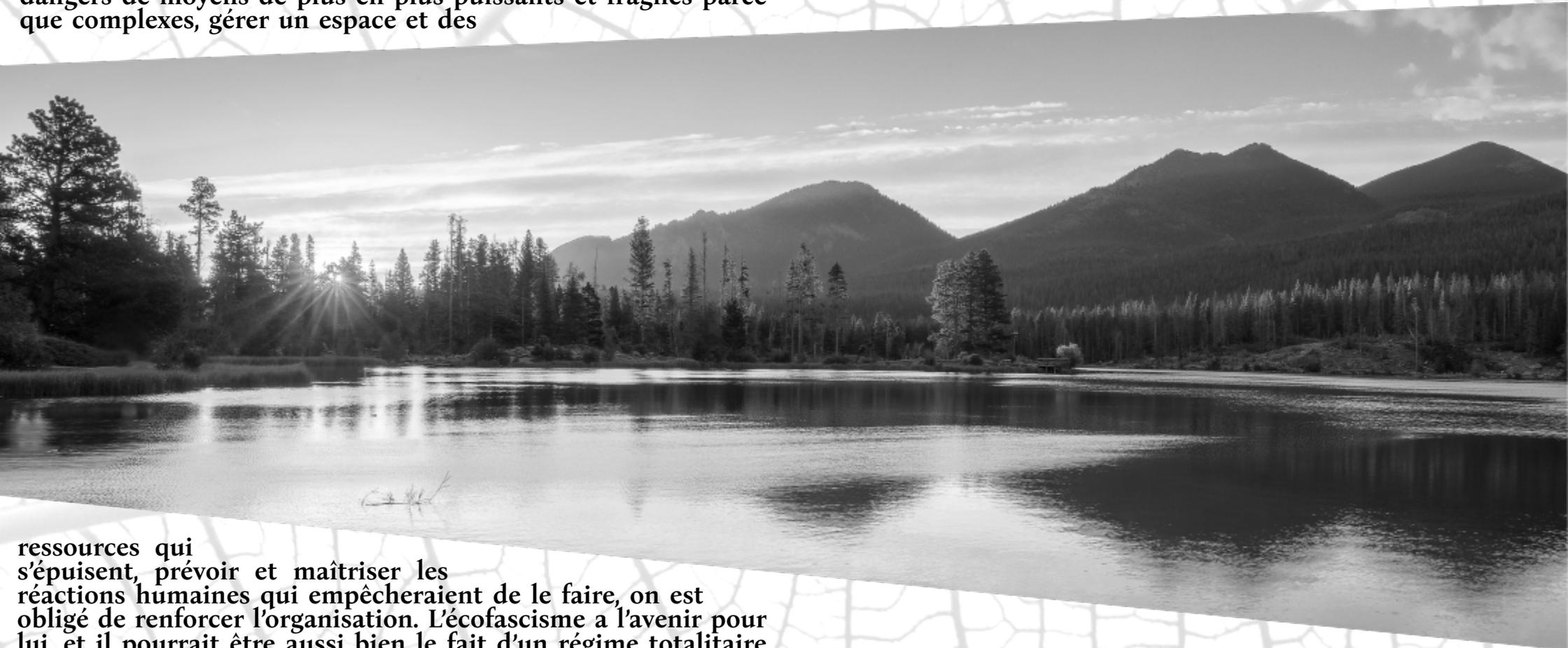


Réaction verte et éco-fascisme

Un beau jour, le pouvoir sera bien contraint de pratiquer l'écologie. Une prospective sans illusion peut mener à penser que le virage écologique ne sera pas le fait d'une opposition dépourvue de moyens, mais de la bourgeoisie dirigeante, le jour où elle ne pourra plus faire autrement. Ce seront les divers responsables de la ruine de la terre qui organiseront le sauvetage du peu qui en restera, et qui après l'abondance géreront la pénurie et la survie. Car ceux-là n'ont aucun préjugé, ils ne croient pas plus au développement qu'à l'écologie : ils ne croient qu'au pouvoir. Pour contrôler les dangers de moyens de plus en plus puissants et fragiles parce que complexes, gérer un espace et des



ressources qui s'épuisent, prévoir et maîtriser les réactions humaines qui empêcheraient de le faire, on est obligé de renforcer l'organisation. L'écofascisme a l'avenir pour lui, et il pourrait être aussi bien le fait d'un régime totalitaire de gauche que de droite sous la pression de la nécessité. En effet, les gouvernements seront de plus en plus contraints. Déjà commence à se tisser ce filet de règlements assortis d'amendes et de prison qui protégera la nature contre son exploitation incontrôlée. Que faire d'autre ?

Bernard Charbonneau, Le feu vert, 1980



Chou blanc
éditions

α Introduction α

Alors que l'écologisme et l'environnementalisme deviennent des revendications légitimes même au sein du pouvoir, le discours critique au sein de ces mouvements est presque totalement absent, *sauver la planète* serait le mot d'ordre principal, la méthode pour y arriver, et donc les conséquences, ne semble guère intéresser.

Entre culpabilisation et alliance, les mouvements et associations vertes ne semblent pas toujours conscients des conséquences politiques de leurs actions. Persuader que les réflexions sur la *nature* sont récentes, que tout est à expérimenter et en surfant sur la mode du *ni de gauche ni de droite*, ces mouvements sont en permanence perdu dans leurs propres jeux politiques. D'EELV mettant en place des politiques sécuritaires, aux décroissants culpabilisant les mauvais consommateurs, ces groupes, en faisant le choix du réformisme, refuse de voire le monde vers lequel ils nous emmènent. Persuader du bien fondé moral de leur quête, ils passent trop peu de temps à projeter leurs actions dans le future, dénoncer leurs faux amis et à réfléchir au racine du problème environnementale qui, vu ce qu'ils défendent, nous mènera à l'exclusion d'une grande partie de la population aux ressources nécessaire à la vie, pour permettre la survie d'une minorité privilégiée.

tout un spectre de positions semble possible. Alain de Benoist s'en amuse et entretient le flou : « C'est comme tout, cela dépend où vous placez le curseur », avant de renvoyer au réel et au bon sens, comme si l'écologisme dans sa version progressiste était en rupture de ban avec une réalité dont l'écologie réactionnaire se voudrait la seule traductrice.

La place de ces mouvements au sein de leurs propres camps est difficile à mesurer. Ils semblent très largement minoritaires et peinent à imposer leurs idées dans le jeu politique partisan. Les décroissants identitaires s'affrontent à l'imaginaire productiviste du Front national. De leur côté, les écologistes catholiques radicaux rencontrent bien souvent l'incompréhension, y compris chez leurs camarades issus de la Manif pour Tous, comme le think tank Sens Commun, où ils ont pourtant essayé d'apporter leurs idées. Alain de Benoist le déplore : « Aujourd'hui, aucun homme politique ne veut entendre parler de décroissance. » Pourtant, à l'heure où l'urgence écologique se fait de plus en plus pressante, ces mouvements pourraient bien prendre la place que l'hégémonie productiviste leur a jusqu'ici interdit d'occuper. Il sera alors temps de départager ces « natures » environnementales, sociales et humaines que l'on nous enjoint de défendre.

⌘ Sommaire ⌘

La réaction verte

Texte tiré de *Véloce*

P4

Nazisme, environnement, ecologies

Johann Chapoutot - Texte tiré de *La pensée écologique*

P13

Contre-revolutions écologiques

Zoé Carle – Texte tiré de *La revue du Crieur*

P23



α La reaction verte α

Si la production marchande produit de mauvaises marchandises, elle produit aussi sa mauvaise critique. La critique décroissante regroupe plusieurs tendances, mais toutes ont en commun de se présenter comme des groupes révolutionnaires, qui attaquent « frontalement le capitalisme et la société de consommation dans leur idéologie mais aussi dans leur imaginaire sans se limiter à leurs conséquences. » (La Décroissance N°5). Cette formule, si révélatrice de la position des Décroissants, prouve à quel point ces derniers ignorent ce qu'est le capitalisme, qu'ils réduisent à une « société de consommation » où « tout va trop vite », où le consommateur, irresponsable, achète trop car c'est un enfant gâté et insatiable dans un monde où tout est trop grand, trop rapide, où l'on travaille trop.

Il faudrait donc opérer une « révolution des consciences », moraliser l'homme moderne qui a perdu toute mesure, le rattacher au bon sens, mettre fin à ce « système inintelligent et lucropathe », à ce «

coappartenance à son milieu. Appliquée au monde social, la vision holiste implique que les désirs individuels s'effacent devant les intérêts de la communauté. Rien d'éthiquement condamnable jusque-là. C'est la définition de la communauté qui pose problème : la droite la pense comme une communauté organique et originellement enracinée dans un territoire (là où la gauche considère globalement qu'elle est ouverte et « à construire »), produisant ainsi un fixisme social inégalitaire où certains n'auront jamais de place et où d'autres seront « naturellement » relégués aux rangs subalternes.

C'est sans nul doute l'ultime point commun, avec des variations de degrés, entre les visions du monde produites par des écologies très conservatrices. Dans leur très grande diversité, elles s'élèvent toutes violemment contre une vision politique et sociale qui fait de la liberté son principe fondamental, lui opposant une société conçue comme communauté de familles « naturelles » ou comme association de communautés biorégionales. Au cœur du débat, la nature reste un point clé de l'argumentaire de ces mouvements : une nature territorialisée et normative. Le manifeste du GRECE joue sur ce fil ambigu : « Nier les déterminations biologiques de l'homme ou l'y réduire en reconduisant ses traits spécifiques à la zoologie constituent donc deux attitudes également absurdes. [...] La Nouvelle Droite propose une vision de l'homme équilibrée, tenant compte à la fois de l'inné, des capacités personnelles et du milieu social. » De leur côté, Marianne Durano et Gautier Bès affirment une complexité de pensée qui ferait défaut selon eux à la gauche postmoderne : « Nous, on pense qu'il y a du donné, qu'il faut le définir et c'est compliqué, contre ceux qui pensent que tout est construit, que tout est le produit d'une histoire, et que donc tout peut être déconstruit, manipulé, redéfini en permanence. » Entre le déterminisme biologique et le transhumanisme, entre une écologie identitaire et l'ultralibéralisme,

Entre nature et culture, la communauté organique

On l'a vu, l'expression d'« écologie intégrale » est revendiquée par tous, chrétiens comme païens, que tout semblait opposer. Elle présente l'avantage rhétorique de suggérer une plus grande cohérence de pensée et soutient que l'écologie ne doit pas se borner à la défense de la biosphère mais englober la protection de l'homme, de la société et de ses valeurs. En dépit de certains désaccords entre ces mouvements, la jonction se fait contre le supposé bloc « libéral-libertaire ». Le concept, hérité du penseur Michel Clouscard, a fait florès à droite : il désigne le stade actuel du capitalisme et voit dans les positions libertaires le cheval de Troie du capitalisme libéral. Le terme a connu un regain de popularité avec l'antilibéralisme total pensé par Jean-Claude Michéa, qui met sur le même plan libéralisme économique, libéralisme social et libéralisme politique. Et si le « constructivisme » est selon lui l'outil conceptuel permettant toutes les dérégulations éthiques, il suffit de se référer à la « décence commune » pour percevoir intuitivement les limites devant être opposées à des désirs hors de propos. Cette notion, qui nous vient d'Orwell, est suffisamment floue pour être rabattue sur des positions de « bon sens » qui caricaturent le constructivisme – tout est construit donc tout peut être déconstruit – et un libéralisme perçu comme un nouveau totalitarisme.

Ce que l'on observe surtout, avec l'invocation de la « décence commune » et l'argument de la naturalité du monde social, c'est le retour en force de conceptions organicistes de la société, en réaction à une anthropologie individualiste libérale. En effet, le point nodal des écologies radicales est sans nul doute leur holisme organiciste. Selon ce dernier, le tout est supérieur à la somme de ses parties. Dans une large mesure, la pensée écologiste, de gauche ou de droite, est de fait une pensée systémique qui envisage l'homme dans un rapport de

mécanisme arbitraire ». Les torts sont parfaitement partagés : consommateurs et producteurs sont aussi avides les uns que les autres.

C'est Pierre Rabhi, représentant de la tendance médiatique de cette mouvance, qui se montre le plus incisif : « l'écologie est une conscience », conscience des « liens de la vie ». La moralisation du problème va si loin qu'il définit l'écologie : l'homme y est totalement soumis. Or, le rapport de l'homme à la nature est un rapport dynamique, réciproque, dialectique ; comme tout rapport il est contradictoire, fait de luttes, d'équilibre et de rupture. « Le combat est liens » dirait Héraclite. Toute loi est relative, passagère, valable à un moment donné de l'Histoire. L'homme, soumis à la nature hostile dont il est le produit, la transforme pour survivre. Cette nature transformée transforme l'homme à son tour. L'agriculture et l'élevage sont des violations de ces prétendues lois naturelles : ils contraignent, changent et modifient l'équilibre de la pure nature, qui ne peut exister qu'en théorie. On le voit : la vie continue même dans la zone d'exclusion de Tchernobyl. La végétation y est luxuriante, les chevaux sauvages y vivent, « (...) l'arbre de la vie est éternellement vert ». La crise que nous vivons aujourd'hui ne trouvera pas son issue dans une idéalisation, puis une soumission de l'homme aux divins commandements de la nature ; mais au contraire, dans le dépassement de l'opposition historique entre l'homme et la nature par une pratique humaine et vivante permettant de retrouver la totalité, c'est-à-dire qui admette une action réciproque de l'un sur l'autre. Quand un enfant naît, il est séparé de sa mère qui l'a fait naître. En grandissant, il la retrouve sous la forme de la personne aimée, mais transformée par son histoire personnelle, par son vécu.

Mais si la nature est notre Dieu, quels sont donc ses commandements ? Les mêmes que dans n'importe quelle autre morale

religieuse : la modération, la sobriété , l'ascétisme ; c'est la morale des puissants, la même que celle de Thiers, qui disait aux parisiens que la vie n'était pas faite pour jouir mais pour souffrir.

Voilà pourquoi le « sage » Pierre Rabhi et ses suiveurs trouvent autant de relais médiatiques : ils sont les porte-paroles de la morale des maîtres, prônant l'ascétisme pour leurs esclaves. On comprend tout l'intérêt qu'a la classe dirigeante à laisser s'exprimer ce genre de révolutionnaires, plaidant pour la non-violence et la réconciliation autour des valeurs écologiques. Car cette « grande conscience de notre époque » qu'est Pierre Rabhi nous invite à nous réconcilier avec nos voisins, à « dissiper les toxines qui divisent », car enfin, qu'est-ce que la division de la société en classes sinon le résultat de la haine stupide et aveugle des hommes ? Il faut lutter, mais ne luttons qu'en nous-mêmes, car « on ne peut pas engager le changement autrement ».

Chez les Décroissants, cette condamnation morale s'accompagne, comme nous l'avons évoqué plus haut, de la réduction du capitalisme à une « société de consommation ». La consommation n'est pas la particularité de notre société, elle a toujours existée sous diverses formes : de la consommation directe de la production au troc ; ce n'est que dans le cadre de la production marchande, c'est-à-dire où toute chose est produite pour être vendue, que la consommation est synonyme d'achat et de vente. Ce sont là des banalités pour qui comprend le capitalisme, mais qu'il est bon de rappeler aux décroissants et à leurs adeptes : le consumérisme de nos sociétés, s'il est bien réel, n'est pas le fait d'un problème de morale ou d'éducation, mais le résultat de l'intégration de la consommation au domaine de la valorisation. Le consommateur n'a pas le choix de consommer des marchandises et il n'y a même, dans ce système-là, aucune alternative de survie. La pauvreté des objets ainsi produits, due à la dégradation

ouvrage de Patrick Buisson, *La Cause du peuple* : « Avec l'avènement de l'idéologie néolibérale, la notion de limite était en effet devenue, pour la première fois dans l'histoire, proprement impensable. No border and no limit, tel était le paradigme que cherchait à imposer la nouvelle reconfiguration du monde. » Avant de préciser : « Dans la logique libérale-libertaire, le mariage entre personnes du même sexe n'était que l'application du "droit de tous sur tout" qui consistait à faire de n'importe quelle pratique privée un principe d'organisation collective. » Chez ces penseurs, la limite éthique qu'il s'agit d'opposer à l'avidité capitaliste et à l'exploitation illimitée des ressources naturelles est invoquée presque systématiquement à propos de frontières physiques ou symboliques dont l'annulation mettrait l'identité en péril : mariage pour tous, immigration illimitée et indifférenciation des sexes.

Le refus de considérer le mariage pour tous sous l'angle de l'égalité des droits est patent : il ne s'agit là que d'une ruse de la raison libérale- libertaire à laquelle des limites doivent être opposées. On le voit, la limite s'intègre parfaitement à l'argumentaire différentialiste, qui ne se donne jamais directement en termes d'inégalités. Dans la perspective différentialiste, il faut respecter les différences et cela passe par la réaffirmation des limites entre des blocs culturels qu'aucun « commun » ne lie : si les individus ne partagent pas une condition commune hors de communautés définies selon certains critères (religieux, ethniques, identitaires, culturels), il devient difficile, voire impossible de penser l'égalité, comme il devient impossible de penser l'accueil.

on retombe sur nos pattes. » En dépit de lignes de fracture profondes, les écologies « intégrales » semblent tout de même d'accord sur l'essentiel : la nature est la norme du social et la nature va de soi.

Limites et décroissance

Décroissance identitaire, décroissance chrétienne, la critique du capitalisme se fait à droite dans le sillage des penseurs du MAUSS (Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales), pourtant historiquement à gauche. Alain de Benoist comme les jeunes gens de Limite se réclament de son héritage intellectuel. Selon Serge Latouche, l'un de ses principaux artisans, « il y a une vieille tradition royaliste dans la pensée contre-révolutionnaire, un filon qui part d'Edmund Burke, Joseph de Maistre et qui va jusqu'à Patrick Buisson et d'autres. Ce sont des antilibéraux et des anti-utilitaristes de droite et ils se retrouvent sur de nombreux points avec la décroissance ». Serge Latouche dit ne pas connaître la revue d'écologie intégrale mais dialogue à l'occasion avec Alain de Benoist. Si la décroissance est issue d'une critique interne à la gauche, elle est adaptée par une « droite des valeurs » à des questions sociales et anthropologiques via l'extension du concept de « limite », devenu central pour elle. La notion vient de l'économie – « Il ne peut y avoir de croissance infinie dans un espace fini » –, mais ces courants divers s'accordent sur la nécessité de penser la régulation des désirs illimités non seulement sur le seul terrain économique et environnemental, mais aussi sur le terrain éthique et anthropologique. La notion de limite a ainsi été unanimement appropriée par divers mouvements conservateurs. Véritable pont conceptuel entre les sphères environnementales, économiques et morales, elle est au cœur à la fois de la théorisation d'Alain de Benoist, des « non-conformistes » de Limite, mais également du dernier

de la valeur concrète au rang de moyen, laisse le consommateur perpétuellement frustré.

Bien loin de partager le même tort, les intérêts des producteurs et des consommateurs sont parfaitement contradictoires : plus la marchandise est insatisfaisante, fragile et périssable, plus le consommateur achètera, moins cela coûtera cher au producteur et plus il écoulera de marchandises. Le mythe de la « société de l'abondance » n'est donc que le discours que cette société tient sur elle-même, la multitude des marchandises cachant la pauvreté de chacune. Si abondance il y a, c'est abondance du rapport marchand.

Cette « société de consommation » serait aussi une société individualiste. C'est vrai au niveau de l'idéologie, mais dans les faits, il y a très peu d'individualité. La tyrannie de la marchandise et son terrible pouvoir de standardisation ne produisent nécessairement que des individus à la chaîne. La consommation vient comme une compensation à la pauvreté de la vie individuelle, et pourtant plus le consommateur compense, achète des objets censés refléter et exprimer sa personnalité, plus il est dépossédé de lui-même, moins il est fidèle à ce qu'il est. L'aspect social du consumérisme est volontairement occulté par les décroissants, pour qui la consommation de masse n'est que le produit de la bêtise, de l'inculture ou de la faiblesse du consommateur. Rejeter sur l'individu le tort du système est la marque de fabrique des positions réactionnaires.

Mais la critique « décroissante » n'en est en réalité pas vraiment une. Elle prend pour argent comptant le discours dominant. Elle exprime plutôt la mauvaise conscience qui travaille la société consumériste, de la même manière que ceux qui abiment irrémédiablement la planète produisent des films mettant en scène sa

destruction catastrophique, et la détruisent parfois davantage en les tournant.

Il faudrait donc le même monde, mais où l'on travaillerait moins, achèterait moins, produirait moins et à plus petite échelle. Mais jamais n'est posée la question : à quoi travaille-t-on ? Qu'est ce qu'on produit et pour quoi ? Pour les décroissants, et bien qu'ils s'en défendent, tout n'est question que de quantité ; et cela est un trait caractéristique de l'idéologie bourgeoise. En effet, la qualité ne peut exister dans la production marchande, parce qu'elle ne peut pas être évaluée quantitativement, elle ne peut être chiffrée contrairement au prix d'achat, de vente, au temps de travail, au capital investi et aux bénéfices engrangés. La qualité n'est prise en compte dans le processus de production qu'en tant que support de la valeur d'échange. Cette particularité du capitalisme trouve son expression dans la pensée dominante : seul ce qui est estimable, quantifiable et mesurable peut-être considéré comme objectivement constatable. La qualité parce qu'elle échappe à toute mesure et qu'elle ne peut être démontrée selon une pure logique rationnelle ou mathématique, parce qu'elle est sensible, qu'elle échappe à tout calcul ou évaluation, ne peut-être – dans cette perspective – que subjective. La qualité, en disparaissant de la production, a disparu des consciences.

« Moins de richesse, c'est moins de misère », disent les décroissants. Mais la qualité de cette pseudo-richesse n'est jamais remise en cause. Il n'y a pas de richesse dans le monde de l'aliénation marchande, et c'est là le drame : il n'y a que de la misère déguisée en faste. Tous partagent la même pauvreté.

Dans la mise en images de la succession de signaux sonores qui a remplacé ce qu'on appelait la musique, on voit souvent des pluies de billets, de l'or, des fêtes décadentes et des femmes en plastique, bref

mariage, de la procréation et de la parentalité pose pourtant un réel problème logique, sauf évidemment à poser la naturalité des institutions sociales que sont le mariage et la famille. Pour les tenants de l'écologie intégrale chrétienne, l'unité de base de la société est indiscutablement la famille : « C'est la communauté des familles qui crée la société. » Marianne Durano précise immédiatement : « On ne va pas tourner autour du pot, nous, on accepte la part naturelle de la famille. Il y a une continuité entre la vie des écosystèmes et des équilibres sociaux via cette naturalité de la famille. » S'ils prennent des pincettes conceptuelles ailleurs, la question de la naturalité de la famille semble aller de soi : « On sait que c'est naturel quand on n'a pas besoin d'une médiation technique, or la procréation entre un homme et une femme, c'est naturel. » Dans le passage de la reproduction biologique à la reproduction sociale, c'est la nature qui est invoquée. Pourtant, la famille hétérosexuelle mononucléaire telle que nous la connaissons depuis peu doit être considérée comme une forme historique de reproduction sociale parmi d'autres. Et puisqu'on nous invite à repenser la naturalité des rapports sociaux, que faire de ces natures différentes qui visiblement n'ont pas le même sens pour la droite néo-païenne, les écologistes chrétiens ou, ailleurs, les écoféministes américaines ?

La critique de la technique permet de renaturaliser l'homme et les relations qui régissent la communauté mais, chez les écologistes chrétiens, la nature fait retour selon une conception à la fois étroite et très normative. Selon Stéphane Lavignotte, « cela correspond à une certaine vision de la théologie naturelle catholique : un ordre naturel voulu par Dieu. Dans le catholicisme, il y a des choses naturelles et antinaturelles, le mariage est naturel, le divorce est antinaturel ; mais on voit bien qu'il y a quelque chose qui tourne un peu en boucle. On a un jugement moral sur une réalité, on dit qu'elle est naturelle, et donc

certain et en exclut d'autres. » « En tout cas, comme l'affirme Paul Piccarella, on n'est certainement pas progressistes. On reprend toute la critique qu'en formulent Jean-Claude Michéa et Christopher Lasch. » Les membres de la revue aiment à se définir comme les nouveaux « non-conformistes », groupe des années 1930 mêlant les personalistes chrétiens, dont Ellul et Charbonneau, et les membres de la « Jeune Droite », dissidents de l'Action française. La revue *Limite* puise la plupart de ses références au sein de la doctrine sociale de l'Église et du distributionnisme, philosophie économique chrétienne développée notamment par Gilbert Keith Chesterton comme une troisième voie entre le capitalisme et le socialisme d'État. Décroissants souverainistes, anarchistes tories, ils se disent « michésés » et « latouchisés » (en référence à l'économiste décroissant Serge Latouche). La revue, dans un ballet tourbillonnant, alterne allègrement les références aux personalistes chrétiens, à Guy Debord, Louise Michel, Simone Weil... le tout sous le haut patronage des philosophes Olivier Rey et Jean-Claude Michéa. Et si des désaccords existent, ils se retrouvent sur l'essentiel : l'écologie, la critique de la technique et la défense de « la vie » sous toutes ses formes.

« Que l'écologie soit intégrale c'est un pléonasmе, puisque l'écologie intègre toutes les conditions d'existence. On en a une vision incomplète quand on s'interdit de parler des équilibres au sein de la société humaine et de sa propre naturalité en tant qu'être humain », avance Gautier Bès, coauteur avec Marianne Durano et Axel Nørgaard de *Nos limites*. Dans cet essai publié en 2014, le discours revient obsessionnellement sur la question des mœurs et sur les déséquilibres induits par l'illimitation des désirs individualistes, au premier chef ceux des couples homosexuels. « Si on donne le droit aux couples homosexuels d'avoir des enfants, c'est parce qu'on en a la possibilité technique », affirme Marianne Durano. La mise en équivalence du

tout ce que l'individu capitaliste trouve à désirer. Mais ces images ne montrent que la pauvreté de la vie aliénée du spectateur comme reflétée dans un miroir déformant. Il y adhère parce qu'il y reconnaît sa misère, mais augmentée.

Si nous voulons transformer le monde, ce n'est pas pour nous rendre propriétaires de ce luxe ostentatoire et laid, ni pour « vivre dignement » comme dirait un Mélenchon, ni comme un bon paysan économe et enraciné, mais pour trouver la seule richesse qui vaille : celle de l'usage.

Tandis que tout mouvement réformiste pose comme principe économique le partage de la richesse, le point de vue révolutionnaire exige l'appropriation collective des outils de production de cette richesse falsifiée. Leurs propriétaires actuels en faisant un dangereux usage, les en exproprier leur rendrait, à eux aussi, un grand service.

Sur le plan moral et économique, la décroissance présente un visage tantôt réformiste, tantôt réactionnaire. Mais sur le plan politique, certains de ses représentants tiennent un discours proche du fascisme. C'est le cas de Vincent Cheynet, directeur de publication du journal *La Décroissance*, qui, au détour d'une interview, se plaît à faire l'amalgame entre libéralisme et anti-autoritarisme et déclare que « La construction du collectif exige de se sentir suffisamment libre pour abandonner une part de sa liberté à une instance commune. Une perspective bien entendu intolérable pour ce sujet aliéné, incapable de renoncer à ne serait-ce qu'une part de son désir infantile de toute-puissance ». Le fascisme consiste précisément dans ce fait que c'est l'individu qui se sacrifie pour le collectif, collectif mythique : race, peuple, nation, c'est une tentative de retour à la totalité au moyen d'une identité collective supérieure aux individus qui la composent.

Notre décroissant n'oppose que la communauté illusoire et l'État à l'atomisation de la société. Le collectif, dans la société communiste, renommé par lui « libéralisme libertaire » – terme cher à l'extrême-droite confusionniste –, est au contraire l'organisation collective prise comme moyen d'épanouissement de l'individu. Il n'y a que la liberté bourgeoise, rousseauiste, qui se désagrège au contact des autres, alors que la liberté pratique, elle, ne se réalise que collectivement : tout l'enjeu des réactionnaires écologistes consiste à faire passer l'une pour l'autre.

Cheyne a par ailleurs beau jeu de parler d'individu aliéné, lui qui pose l'existence de l'État comme nécessaire à toute émancipation (car qu'est-ce que l'organisation verticale de la société dont il parle ?), alors que l'État est justement le pouvoir d'agir, le pouvoir politique qui se sépare de la société, devient autonome, la dirige et prétend la représenter. Donc un pur produit de l'aliénation.

Les différentes tendances de la décroissance (médiatique, réformiste ou réactionnaire) ont comme socle commun l'idéologie petite-bourgeoise. Ils pourraient faire leur la déclaration de Robespierre : « Le droit de propriété est borné, comme tous les autres, par l'obligation de respecter les droits d'autrui. » Nous leur opposerons que le seul régime de propriété qui respecte les droits d'autrui est le régime de la propriété collective. Pour les décroissants, c'est le trop de propriété qu'il faut éliminer, et ils restent coincés dans leur pensée tautologique : « c'est le trop qui donne envie de trop ».

Mais Pierre Rabhi et ses décroissants, comme tous les idéologues convaincus, se placent bien évidemment au dessus de toute idéologie. Eux qui, par leurs déclarations, leur obsession de la modération et du juste-milieu, se révèlent comme étant l'incarnation même du discours petit-bourgeois. Leur pensée est l'expression de cette classe, prise en

contraception, mais aussi contre le Mariage pour tous, perçu comme un blanc-seing donné à des expérimentations techniciennes mettant en péril la « nature humaine ». Conforme en cela à l'encyclique *Laudato si'*, leur écologie est intégrale : environnementale et humaine, elle remet la « vie » au centre de ses valeurs. Les membres de *Limite* nuancent : ils ne remettent pas en cause la loi Veil, mais fustigent la « propagande pour l'avortement », ils ne sont pas homophobes, mais contre la transgression des limites naturelles, tout comme ils sont pour l'accueil raisonné des migrants, mais à certaines conditions, et résolument contre le « sans-frontiérisme ».

La revue serait-elle donc conservatrice et non réactionnaire ? « Osez le conservatisme », clame en effet Eugénie Bastié, très médiatique membre de la rédaction : « Être conservateur, c'est chérir la chaleur du foyer que nous sommes sans cesse en train de retrouver [...] comprendre avec Péguy que "seule la tradition est révolutionnaire". » Gautier Bès préfère le terme de « radicalité », qui renvoie à la racine et bien entendu à l'« enracinement », concept emprunté (non sans le transformer au point de le rendre méconnaissable) à la philosophe chrétienne révolutionnaire Simone Weil : contre une mobilité perçue comme un bien en soi, l'homme, pour s'épanouir, doit plonger ses racines dans un territoire défini. Paul Piccarretta concède qu'il y a parfois des désaccords au sein de la revue : « Les points d'achoppement tiennent beaucoup à la définition des mots. Le Comptoir n'aime pas le mot "conservateur", Eugénie [Bastie] n'aime pas "révolution". » Le Comptoir, c'est la revue de jeunes disciples de Jean-Claude Michéa, dont la rédaction a rejoint pour partie l'équipe de *Limite*. Ils y incarnent plutôt l'aile gauche autour de Kévin Victoire. Gautier Bès tente une synthèse : « Je suis conservateur au sens où je pense qu'il faut préserver nos conditions d'existence, rien à voir avec conserver les privilèges, un certain ordre du monde qui favorise

Bastie écrit régulièrement dans *Éléments* et elle est à l'honneur du dernier numéro aux côtés de Natacha Polony et de Marion Maréchal-Le Pen.

L'écologie intégrale chrétienne

« Vous n'avez pas déjà fait un article sur nous ? » Paul Piccaretta, directeur de la rédaction de *Limite*, s'amuse de l'intérêt médiatique que la revue suscite depuis sa création en 2015. « Des réacs en vert et contre tous », a titré *Libération* à leur propos... Gautier Bès, fondateur des *Veilleurs* et directeur adjoint de la revue, s'insurge : « Encore une fois, on pense étiquette et pas forcément idées. Combien de fois je croise des gens qui me disent "ah, *Limite* ! C'est la revue réac !" Alors que je me sens infiniment plus proche du Monde diplomatique que de torchons identitaires comme *Valeurs actuelles*. On voudrait absolument que je sois réac, alors que je n'ai jamais assumé cette étiquette qui me paraît très peu significative. Il s'agit pour moi de construire un monde vivable, une société conviviale. » De fait, *Limite* semble se situer à un point de jonction entre mouvements et militants issus de « familles » politiques différentes clivées autour du mariage pour tous, de la PMA et de la GPA, traités comme un seul et même problème. Nourrie aux lectures de Jacques Ellul et Bernard Charbonneau – deux des penseurs chrétiens de la technique les plus repris, avec Ivan Illich, y compris dans les rangs de la gauche radicale –, *Limite* développe une critique du système technicien qui glisse doucement vers la justification d'ordres sociaux et humains « naturels ». Partie de la critique de la technique et de la décroissance, la revue développe une réflexion bioéthique en réaction au « transhumanisme » et à toute forme de manipulation du vivant. Ses rédacteurs sont contre la marchandisation des corps, contre la GPA, la PMA, la

étai entre le travail et le capital, perpétuellement tiraillée entre la révolution et la réaction la plus stupide, effrayée par le moindre acte de violence illégale qui pourrait se retourner contre eux, leurs habitudes et leurs intérêts. Ils restent obsédés par la réconciliation de toutes les classes entre elles autour de valeurs communes : en l'occurrence la terre et la nature, elles-même comprises non-contradictoirement.

Mais à la différence des idéologues petits-bourgeois traditionnels, les poujadistes du siècle dernier par exemple, et bien qu'ils en reprennent en grande partie le discours, les décroissants ne s'adressent pas aux paysans, aux boutiquiers ou aux artisans qui sont des catégories sociales en déclin, mais plutôt aux employés du secteur tertiaire, ces travailleurs qu'on maintient dans le giron de la société par la laisse de la consommation. Ceux-là même qui, selon les décroissants, seraient implicitement responsables de la catastrophe écologique.

Ce succès de la critique décroissante chez ces parfaits consommateurs ne s'explique que par la mauvaise conscience qu'ils ressentent, d'être sans cesse mis face à cette contradiction : ils travaillent eux-même à l'insupportable dégradation de leur environnement. Ils ne peuvent que se retourner contre eux-même, crouler d'autant plus sous le poids de la culpabilité et ne trouver d'issue à cette situation cornélienne qu'en ayant recours à la seule action possible pour le consommateur atomisé : l'action individuelle.

L'existence de ce courant d'idée n'a qu'une fonction pour ceux qui la promeuvent: semer la confusion dans les esprits, rabattre vers la réaction tous ces gens choqués par l'état du monde, qui pourraient donc basculer dans le dangereux parti de la révolution, mais s'accrochent tout de même aux compensations qu'on leur laisse. Cette

étrange mixture faite d'écologie, d'autoritarisme, et de réconciliation nationale doit paraître suspecte à toute personne un tant soi peu attentive.

GRECE se distingue par son affirmation d'une nature territoriale et identitaire qui est loin d'aller de soi, contrairement à ce que prétendent leurs récurrents appels au « bon sens ».

Au-delà de l'adhésion aux positions théoriques de la décroissance, Alain de Benoist considère qu'elle ne manque pas d'intérêt politique. Elle permet tout particulièrement de remettre en cause le clivage droite-gauche qui est au cœur de ses préoccupations. Selon lui, l'écologie offre la possibilité d'une véritable reconfiguration politique : « Les écologistes qui continuent le plus souvent de se situer à gauche, et qui ont bien le droit de le faire, doivent donc réaliser que la gauche dont ils se réclament est nécessairement très différente de celle qu'a engendrée la pensée des Lumières », écrit-il dans *Demain la décroissance !*, avant de conclure : « Par là même, l'écologie rend obsolète le vieux clivage droite-gauche : ordonnée au "conservatisme des valeurs" comme à la préservation du milieu naturel, refusant le libéralisme prédateur au même titre que le "prométhéisme" marxiste, elle est en même temps révolutionnaire par sa portée comme par ses intentions. » L'écologie comme révolution conservatrice : on comprend que l'attelage conceptuel ait séduit un penseur lecteur et diffuseur des auteurs de la révolution conservatrice allemande : Oswald Spengler, Ernst Jünger, Ernst Niekisch, Carl Schmitt... même s'il ne s'agit que d'une heureuse coïncidence de termes selon Alain de Benoist.

Aujourd'hui, son intérêt se porte plutôt vers des penseurs comme Jean-Claude Michéa et le « populisme de gauche ». Il trouve « extrêmement sympathique » l'arrivée de la jeune génération de Limite qui est apparue en 2015 sur les marges du catholicisme conservateur : « Le Comptoir, Limite marquent l'arrivée d'une nouvelle génération : Kévin Victoire, Eugénie Bastié, Natacha Polony... C'est quand même autre chose que le discours de droite qu'on entendait il y a vingt-cinq ans. » Alain de Benoist a l'œil sur la jeune génération réac. Eugénie

En 1993, un numéro entier de *Krisis* est consacré à la question écologique. C'est l'époque du « ni gauche ni droite » d'Antoine Waechter, interviewé dans ce numéro : « Les partisans d'une société soumise à la technique fondent leur démarche sur le rationalisme conquérant des Lumières, pour lequel l'activité humaine doit tendre vers la domination absolue des forces de la nature, comme si l'humanité avait pour seul projet de se réaliser dans l'innovation technique », déclarait-il, avant de noter incidemment : « Mais il est remarquable, en même temps, que ces valeurs se retrouvent aussi, sous une forme à peine différente, chez ceux qui ont une vision purement nationaliste du monde. » Déjà, la notion de « limite » y apparaît. Elle joue comme rempart à la fois contre le marxisme et contre le libéralisme. Notion philosophique centrale de la décroissance, elle rencontre les préoccupations antitechnicistes et antiprogressistes d'Alain de Benoist, qui lui porte un intérêt précoce.

Selon lui, l'homme ne doit pas se soumettre à un ordre naturel, mais reconnaître les limites qui lui sont imposées par sa naturalité. De même, il ne s'agit pas d'en finir avec l'anthropocentrisme, mais de reconnaître plutôt la coappartenance de l'homme et de la nature. Les rapports entre nature et culture sont ainsi envisagés de façon complexe et un certain mépris est affiché à la fois à l'égard d'une écologie droitiste qui ne décolle pas d'un « la terre ne ment pas » et d'une écologie gauchiste sans-frontériste niant les particularités locales. Prudent, Alain de Benoist ajoute : « Il y a bien entendu du vrai dans les deux⁶. » La prudence est de mise car la question de la naturalisation du social ne se pose pas aujourd'hui qu'à la droite de la droite. Elle est aussi présente, par exemple, chez les écoféministes. Cependant, à cette critique visant une gauche postmoderne par trop « constructiviste », la réponse apportée par Alain de Benoist et le

α Nazisme, environnement, écologie α



Le vert est-il une couleur apparentée au brun ? Certains ont pu le défendre et il demeure, en arrière-plan de tout débat ou de tout polémique touchant la protection de l'environnement, la vague idée ou, parfois, le soupçon tenace que la sensibilité écologique ait pu être partagée par les pires ennemis du genre humain, voire qu'il puisse y avoir une affinité élective entre haine des hommes et amour de la nature. Les nazis, des écologistes ? Nous pensons avoir fait justice de cette idée dans un article scientifique il y a quelques années, au moment où nous travaillions sur la « nature » comme norme sous le III^{ème} Reich. Timothy Snyder, peu après, livrait, avec *Black Earth*, une contribution décisive au débat, en rappelant à quel point les nazis étaient assoiffés de terre, et de terre *productive*, pour nourrir un « peuple » dont ils espéraient une croissance démographique exponentielle.

6 Entretien avec Alain de Benoist, juin 2017.

Il faut certes tout d'abord rappeler que les nazis ont su jouer d'une corde sensible dans la culture allemande. L'homme allemand, à en croire leur discours politique et racial est, dans le maelström des échanges et des mélanges contemporains, le seul à être resté proche de la nature. Il s'agit de la reprise d'un vieux topos, réactivé avec talent Par Johann Gottlieb Fichte à partir de 1808 dans ses Discours à la nation allemande : face à l'envahisseur français, gallo-romain, locuteur d'un sabir frelaté, composite disparate de germanique et de latin, l'homme allemand est resté authentique, fidèle à la nature en lui et hors de lui, semblable à lui-même malgré le passage du temps. C'est ce qui, aux yeux de Fichte, signe sa supériorité sur l'occupant français et promet sa victoire finale – les forêts de Germanie étaient demeurées presque impénétrables aux conquérants romains, elles finiraient bien par rejeter les envahisseurs d'outre-Rhin. Les termes d'une opposition entre Zivilisation (latine, catholique, urbaine, unrsaliste) et Kultur (germanique, protestante, rurale, particulariste) étaient posés pour longtemps. En 1814, Kaspar David Friedrich, héraut du romantisme allemand, célèbre la victoire sur les français en peignant le fameux Chasseur im Wald : égaré sur un lopin de neige, adossé à deux souches d'arbres fraîchement abattus, un soldat français fait face à une sapinière menaçante, à des conifères géants dont on subodore qu'ils vont l'engloutir. L'insignifiance des armes françaises face à la puissance et à la majesté de la nature allemande se donne à voir de manière saisissante. Tel Auguste et ses légions massacrées par Arminius dans la forêt de Teutoburg en 9 de notre ère, Napoléon a été vaincu par la nature germanique mais aussi par le Germain comme Naturmensch, homme naturel, resté proche de son origine et fidèle à elle.

C'est bien à la nature que, selon les nazis, il faut revenir pour redonner à l'Allemagne son lustre, son rang et sa puissance perdus en

combats comme le soutien aux sans-papiers. » La notion a été vite adoptée, de même que la leçon différentialiste de la Nouvelle Droite puisque, comme l'explique Alain Soral, « c'est là qu'on peut traquer les crétiens de gauche sur leur propre terrain, en revendiquant le droit à la différence ; le métissage c'est la fin de la différence⁵ ».

Le cas Alain de Benoist

Où que l'on tourne le regard, on finit par tomber sur le penseur de la Nouvelle Droite. Pierre Vial, qui le cite volontiers dans *Terre et Peuple*, ne manque pas de perspicacité lorsqu'il affirme que « l'extrême droite est la tunique de Nessus d'Alain de Benoist ». La tunique de Nessus est ce cadeau empoisonné, cette tunique adhérent au corps de celui qui doit s'arracher la peau pour s'en débarrasser. Une belle métaphore mythologique pour décrire les rapports complexes du philosophe néopaien avec l'extrême droite, à laquelle il continue de fournir une remarquable batterie d'arguments, en dépit de désaccords réels avec certains de ceux qui se réclament de sa pensée.

Stéphane François date du début des années 1980 le tournant antimoderne et antioccidental qui voit l'arrivée des questions écologiques au sein du GRECE : « Il y a alors un renouvellement doctrinal de la Nouvelle Droite. Sa "bibliothèque" fait donc une part importante aux penseurs critiques de la modernité et de la technique. » Charbonneau, Ellul, Heidegger pour la technique, Teddy Goldsmith, les décroissants et les localistes américains pour l'écologie. Au sein des revues *Éléments* et *Krisis*, Alain de Benoist fait intervenir des penseurs d'horizons divers et développe lui-même une philosophie écologiste, prenant le contre-pied du discours techniciste qui dominait jusqu'alors au sein du GRECE.

5 Conférence à Fréjus, 2008.

retrouve l'idée d'autonomie autarcique, mais également celle de « système » organique dans lequel chaque élément occupe une place, que ce soit au niveau de l'ordre naturel ou à celui de l'ordre social, les deux étant interchangeables. La permaculture offre en prime une image bon enfant et rassembleuse autour de valeurs à la fois plus conviviales et consensuelles que le survivalisme paranoïaque white trash.

Autonomie vivrière et souci de l'alimentation saine sont les nouvelles thématiques sur lesquelles mise l'association : en 2012 a été fondée l'épicerie en ligne « Au bon sens », qui propose des « produits sains et enracinés [...] pour lutter contre l'incohérence de la société de consommation coûteuse et toxique ». La préoccupation écologiste a ainsi émergé sur les marges du survivalisme et du conspirationnisme antipharmaceutique depuis le début des années 2010. Moins théorique que pratique, elle s'articule à des enjeux de luttes chers aux membres d'E&R : manipulations de l'industrie agroalimentaire et des lobbies pharmaceutiques, autonomisation par rapport à l'État, culture du Do It Yourself en vue de la constitution de « bases civilisationnelles autonomes »...

De façon inattendue, la décroissance a ainsi fait son chemin dans les rangs de ces climatosceptiques convaincus. Sur le site d'E&R Midi-Pyrénées, elle est présentée comme une théorie venue de la gauche – et c'est là son principal problème – mais qui devrait s'adapter sans mal à l'idéologie nationaliste. Comment en ont-ils eu connaissance ? « La notion de décroissance est parvenue jusque dans nos milieux patriotes par l'intermédiaire d'Alain de Benoist et de son livre *Demain la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout.* » Décrite comme « un fantastique outil d'analyse », la décroissance doit être prise au sérieux : « Nous sommes peut-être même les mieux placés pour la développer car nous ne traînons pas les boulets gauchistes que sont les faux

1919 à Versailles. La « révolution culturelle » nazie se veut révolution au sens pré-révolutionnaire du terme : il ne s'agit pas de percer vers un avenir prometteur, mais de revenir à l'archétype de l'archaïque, celui de l'homme germanique originel supposé, bête blonde féconde, procréatrice et créatrice de culture.

Notons que nous nous situons là au niveau du discours, du concept et des fantasmes. Quand les nazis parlent de « nature », ils désignent ce lieu de l'affrontement zoologique pour la maîtrise des espaces et des approvisionnements. La « nature » nazie procède d'un darwinisme vulgaire et d'un darwinisme social parfaitement assumé qui ne voit dans le réel que la guerre permanente des espèces pour l'espace et la survie. Cette « nature » est le lieu d'un jeu à somme nulle : ce qu'une espèce (ou une race, quand on parle d'hommes et des sous-hommes) arrache à la force de ses mâchoires, une autre la perd. Comme le résume un mot devenu courant à partir de l'invasion de l'Union Soviétique en juin 1941, « Le Russe doit mourir pour que nous vivions ». L'idée, déjà défendue à l'époque, par Kropotkine notamment, que la nature puisse être aussi un espace de coopération entre les individus et les groupes d'individus est exclue, révoquée sans doute par l'expérience traumatisante de la Grande Guerre et de ses millions de morts, démentie par la course au partage du monde colonial et invalidée par la pratique d'un capitalisme de compétition.

Dans cet univers mental-là, la « nature » allemande, au sens d'environnement, eut droit à quelques faveurs théoriques. On sait que, pendant les années 1930, quelques lois de protection d'espaces sensibles ainsi que de la faune furent prises – des lois qui, toutefois, étaient déjà prêtes avant 1933. L'arrivée au pouvoir d'amis supposés de la nature constituait, pour les militants de l'environnement, un effet d'aubaine : présents jusque dans les rangs du NSDAP, ils n'eurent aucun mal à se faire les avocats de la protection d'un environnement

conçu non comme une virginité à défendre, mais comme une Heimat, une nature anthropisée portant la marque du génie germanique. L'environnement tel qu'il était conçu par les nazis étaient plus l'apanage des folkloristes et des ethnologues, ces spécialistes de la Volkskunde qui étudiaient les mœurs de la paysannerie allemande, que des naturalistes ou des chasseurs de coléoptères. Ce que nous entendons par « protection de l'environnement » relevait bien plutôt, à l'époque, du Heimatschutz, de la préservation du foyer germanique, de cette ruralité idéalisée érigée en conservatoire de la germanité originelle – aux antipodes, donc, des villes qui s'étaient multipliées à la fin du XIX^e siècle, espace de l'artéfact et de l'artifice, lieu de croissance des « Asphaltblumen », ces fleurs d'asphalte qu'étaient les prostituées, les asociaux et les Juifs.

L'intérêt des nazis pour la Volkskunde, l'habitat, les costumes et les mœurs des paysans allemands, n'était pas gratuit : il s'agissait non seulement de mieux connaître le peuple allemand pour le ramener dans le droit chemin, mais également d'exporter la Heimat germanique dans le vaste espace colonial à conquérir à l'Est – des colons y seraient installés, mais aussi des essences germaniques. L'être et le hêtre allemands devaient prospérer jusqu'à l'Oural pour le plus grand bien de la race en quête de racines et pour l'espèce en recherche d'espace.

L'assimilation entre l'homme germanique, être racé et raciné, et l'arbre a été reprise sans aucune originalité par les nazis, comme en témoigne le célèbre film de 1936 intitulé *Ewiger Wald, ewiges Volk* (Forêt éternelle, peuple éternel). Somptueuse et puissante à l'origine, la forêt allemande apparaît menacée par une plaie venue d'orient : le judéo-christianisme, introduit par des missionnaires rabbiniques, déforeste et dévaste l'espace germanique dans le même temps où il inocule à l'homme germanique des préceptes et des normes qui lui

parti. La « nouvelle écologie » frontiste apparaît ainsi à bien des égards comme un simple « badigeon vert », selon l'expression de Stéphane François.

Survivalisme et enracinement : Égalité et Réconciliation

Les nouveaux venus de l'extrême droite radicale, s'ils ne s'entendent pas toujours avec les identitaires, ne sont pas en reste sur la question écologique. Chez Égalité et Réconciliation (E&R), la question a également fait son apparition de façon assez singulière. Connaissant les positions climatosceptiques d'Alain Soral, on peut légitimement s'étonner de voir figurer en bonne place dans la revue de presse d'E&R de nombreux articles consacrés aux effets néfastes des pesticides, à la mort des sols, des interviews du couple d'ingénieurs agronomes Claude et Lydia Bourguignon et un certain nombre de vidéos consacrées à la permaculture, souvent produites par l'équipe du site elle-même, contrairement à la plupart des contenus qui y circulent.

Installé dans sa ferme du Morvan, l'expert en écologie pratique d'E&R Nicolas Fabre organise des stages de formation, à son propre compte mais également parfois au sein de la structure « Prenons le Maquis » de l'entreprise Soral, anciennement dédiée aux stages de survie dispensés par l'expert en survivalisme Piero San Giorgio. Ce dernier, auteur de *Survivre à l'effondrement économique*, paru en 2011, est le chantre d'un survivalisme racialisé blanc, prédisant un inévitable effondrement énergétique, écologique, politique et social. Dans la perspective de la guerre civile qui menace l'humanité, et tout particulièrement l'homme blanc, il a développé le concept de « Base Autonome Durable », des zones rurales autosuffisantes qui doivent permettre la survie de l'espèce. C'est dans cette continuité qu'il faut comprendre l'intérêt pour la permaculture, à l'horizon de laquelle on

peuple, la défense de la communauté se fait contre l'État, contre la marchandisation mondialisée et les « agents pathogènes extérieurs »...

Proche dans sa formulation, le localisme d'un Laurent Ozon s'emploie à donner des assises scientifiques à une vision strictement organiciste de la communauté. L'actuel président du Mouvement pour la remigration est un écologiste de la première heure, passé par Les Verts et le MEI d'Antoine Waechter avant de fonder ses propres formations politiques. De 1994 à 2000, il est directeur de la revue *Le Recours aux forêts* (en référence à l'œuvre d'Ernst Jünger), qui veut promouvoir un projet écologique « véritablement alternatif ». À la suite d'Antoine Waechter, dont le travail politique est unanimement salué par tous ces théoriciens d'extrême droite, il se réclame de Robert Hainard et Teddy Goldsmith et articule leur écologie conservatrice à des thèses violemment xénophobes. Sa pensée est par ailleurs emblématique des logiques d'une écologie d'extrême droite naturalisant les phénomènes sociaux.

En dépit de leur caractère minoritaire, ces groupuscules radicaux fonctionnent comme des « laboratoires de l'extrême droite classique » selon Nicolas Lebourg : « Tout ça n'est pas complètement perdu par le Front national, puisqu'on a vu que les circuits courts apparaissaient dans le programme de 2017. » Au-delà des trajectoires individuelles comme celles d'un Philippe Vardon, identitaire devenu élu FN, ces groupes accomplissant un travail d'agit-prop et de théorisation qui pourrait très bien infuser la politique partisane. Le FN reste pour l'instant décevant de ce point de vue : « Son programme écologique est considéré comme une impasse par les écologistes d'extrême droite car il ne rompt pas avec le modèle productiviste issu des Lumières », affirme Stéphane François, spécialiste de l'écologie d'extrême droite. Le parcours de Laurent Ozon est significatif : son bref passage au Front national en 2011 n'a pas laissé de traces sur le programme du

sont étrangers, nocifs et, in fine, fatals (le soin apporté au malade, le respect de l'étranger, la monogamie, la condamnation de la violence...). Pour éviter le Volkstod, la mort de la race, il faut opérer un retour à la nature et à ses normes : procréation, guerre, domination.

Dans ce contexte de guerre biologique, il en va des hommes comme des arbres : tous sont considérés comme des facteurs de production, des fonds d'énergie, des outils et des armes. L'être et le hêtre sont mesurés à la même aune et soumis aux mêmes injonctions : être utiles et performants dans la grande lutte zoologique pour la maîtrise du biotope – ce mot qui, en allemand, se dit soit *Biotop*, soit *Lebensraum*. Il n'est donc pas plus question de préserver l'environnement que de protéger et soigner les êtres humains. Un être germanique doit être certes de bonne race et de bon sang, mais il doit également le prouver par sa *Leistungsfähigkeit*, littéralement sa « capacité » à produire, à faire – par sa productivité et son rendement, à la fois démographique (faire des enfants), économique (travailler à la production d'armes) et sportive-guerrière (être apte au combat, soit en affrontant l'ennemi directement – pour les hommes – soit en donnant naissance à des enfants sains – pour les femmes).

Tout individu jugé *leistungsunfähig* en raison de handicaps réels ou supposés doit être exclu du flux naturel : la loi du 14 juillet 1933 l'expulse du cycle procréatif en ordonnant sa stérilisation (400 000 victimes entre 1933 et 1945) ; l'opération T4, à partir d'octobre 1939, l'assassine purement et simplement (200 000 victimes jusqu'en 1945). Est *leistungsunfähig* celui qui ne peut pas faire, donc rendre à la « communauté du peuple » ce que celle-ci lui a donné pendant son enfance. Être non rentable, poids mort (*Ballastexistenz*), il représente un danger par sa simple survie, car il consomme à pertes des vivres, de l'argent, des soins et du temps qui doivent être affectés aux producteurs, aux procréateurs et aux combattants – le passage à

l'assassinat se fait d'ailleurs dans le cadre de la guerre qui vient d'être déclenchée par l'attaque allemande contre la Pologne. Parallèlement aux incurables existe une catégorie, celle des « asociaux » (Gemeinschaftsfremde) qui, par leur comportement non productif, incarnent non seulement une perte sèche pour la communauté, mais également un exemple déplorable. La police veille, depuis 1936, à leur incarcération et à leur mise au travail en camps de concentration dans le cadre de grandes « Aktionen » pilotées par Heinrich Himmler.

Ouvrètement réifié, et ce de manière parfaitement revendiquée et assumée autant par les caciques du régime que par les eugénistes, biologistes et médecins obsédés par le sort de la race germanique, l'homme allemand n'est pas considéré comme un individu doté de droits inaliénables ou d'une personnalité juridique protégée, mais comme le membre d'une « communauté de combat » à laquelle il doit apporter sa contribution pour survivre – ce qui pose la question, sinon des mutilés de guerre, rendue taboue par leur courage, mais bel et bien des personnes âgées. L'exploitation de la force vitale, de la créativité et de la fécondité de l'homme allemand est un impératif biologique : c'est au prix d'un anti-humanisme radical, celui du retour à la « nature » originelle que l'Allemagne redeviendra grande et pourra se projeter dans un millénium de sûreté et de prospérité.

Il nous fallait faire ce détour – apparent – par la conception nazie de l'homme pour invalider une thèse que l'on entend souvent : les nazis auraient été de fervents protecteurs de l'environnement parce qu'ils détestaient les hommes, des amis des animaux par haine du genre humain, etc... Bien au contraire, l'anti-humanisme radical qu'ils professent et mettent en œuvre est solidaire de l'éradication des entités naturelles que leurs pratiques économiques et militaires contribuent à dévaster, en Allemagne même dans un premier temps,

milieu régional. L'équivalence entre nature et culture est posée : « La clé de notre vision écologique c'est que nature et culture non seulement ne s'opposent pas mais sont totalement inséparables. » Et selon Pierre Vial, la nature est un ordre fondamentalement inégalitaire qui doit servir de modèle à la société : « La nature étant un espace régi par la confrontation, la hiérarchie, l'inégalité, le rejet des faiblesses, il est tout naturel que l'écologie applique ces principes aux différents groupes humains. »

Contrairement au Front national, l'extrême droite radicale est ainsi très ouverte à la question écologiste, « pour des raisons logiques » affirme Nicolas Lebourg : « Historiquement, le nationalisme révolutionnaire, par lequel arrive le mouvement völkisch, entendait acclimater les leçons du bolchevisme à l'extrême droite. Il y a toujours cette volonté d'être à l'écoute des autres visions radicales du monde. Ils sont donc tout à fait à l'aise sur la question écologique, et particulièrement sur les circuits courts. Les identitaires sont les premiers à insister sur le localisme. C'est d'une grande logique intellectuelle : la conception localiste du monde entre en cohérence avec l'Europe des ethnies ; le sang, la terre, la langue, tout cela tient bien ensemble. » Entre paganisme et idéologie agrarienne, la mouvance völkisch française, bien que très minoritaire, s'est maintenue au sein du Bloc identitaire. On la retrouve dans des mouvements comme Nissa Rebel, de Philippe Vardon, ou la Ligue du Midi, de Richard Roudier, ancien greciste lui aussi : « L'heure est désormais à la reconquête de nos terres abandonnées depuis trop longtemps. Ils se croient déjà chez eux ? On va leur rappeler qu'ici c'est notre terre », affiche le site de la Ligue du Midi. Lutter contre le « grand remplacement » va ainsi de pair avec la défense des circuits courts et des identités locales. Dans le lien entre une terre et un

nouveau manifeste du GRECE³ ; et une vieille tradition écologique d'extrême droite, tendance völkisch, faisant le lien entre peuple, terre et sang.

Localisme et enracinement : la permanence de la veine völkisch à l'extrême droite

Les mouvements völkisch allemands – des proto-hippies liés à la Révolution conservatrice du début du xxe siècle en Allemagne selon lesquels le retour à la terre comprenait la revitalisation de la « race » germanique – sont aujourd'hui une référence revendiquée de Pierre Vial. Issu de la mouvance néopaïenne, cet universitaire de Lyon III a fondé en 1994 le mouvement Terre et Peuple. Il se réclame d'une identité enracinée dans la plus pure tradition völkisch, avec le souci que sa position soit bien comprise : « Le refus de la marchandisation du monde, c'est ce qui nous guide. Cela s'inscrit pour nous dans la perspective d'une critique totale du capitalisme libéral⁴. » D'après lui, l'écologie est une composante inévitable d'un nationalisme révolutionnaire qui entend promouvoir une révolution identitaire cohérente. Son mouvement, Terre et Peuple, propose une conception romantique de l'écologie, faisant la part belle aux poètes régionaux – Giono, Mistral, etc. – et aux classiques de la bibliothèque néonazie française – Saint-Loup, Robert Dun, ancien SS et précurseur en France d'une écologie raciale – autour de la revue Réfléchir et Agir, fondée en 1993. Le numéro d'automne 2009, intitulé « Notre écologie », est explicite : contre une écologie « colonisée par la gauche cosmopolite », l'écologie völkisch promeut la figure du paysan enraciné dans son

puis dans toute la zone continentale dominée par les armes du Reich à partir de 1939.

Dans le Altreich (le Reich dans ses frontières de 1937), puis dans le Grossdeutsches Reich (frontières de 1938, puis de 1939), une législation « écologique » est censée s'appliquer. Celle-ci est tout simplement ignorée au profit des impératifs économiques. Les zones humides, les dunes et les plages protégées de la somptueuse île de Rügen sont ainsi, dès 1936, drainées, asséchées et colonisées par un colosse de béton de six kilomètres de long, le centre de vacances de Prora-Rügen, érigé par l'organisation KdF (la Force par la Joie) qui est censée offrir repos et loisirs aux travailleurs du Reich. L'objectif n'est rien moins que philanthropique : il s'agit de reconstituer la force de travail pour soutenir, voire augmenter la production des usines allemandes – concerts sur les lieux de travail, randonnées à la campagne, croisières et vacances à la mer sont au programme, au prix de la destruction d'espaces naturels précieux et censément protégés.

Au rebours de l'exaltation de la paysannerie traditionnelle, le plan de Quatre Ans, à partir de 1936, décrète une mécanisation et une artificialisation sans précédent de l'agriculture allemande, où les intrants chimiques, déjà connus et appréciés au pays des prix Nobel, sont appelés à polluer et contaminer les sols comme jamais. Pour gagner des terres agricoles, des forêts peuvent être abattues. Quant aux camps de concentration qui se multiplient sur un schéma cohérent et standardisé à partir de 1936, ils détruisent des dizaines de km² de forêts – l'exemple le plus frappant étant celui du camp de Buchenwald, près de Weimar, qui efface l'implantation d'une forêt jadis célébrée par Goethe.

3 Alain de Benoist et Charles Champetier, Manifeste pour une Renaissance Européenne - à la découverte du GRECE - son histoire, ses idées, son organisation, février 1999, http://grece-fr.com/?page_id=64.

4 Entretien avec Pierre Vial, 11 avril 2017.

L'univers concentrationnaire participe de l'économie comme du militaire. C'est au nom des impératifs de défense que les côtes atlantiques de l'Europe sont vouées au bétonnage massif : en France seule, sur 2000 km de côtes, 16 000 ouvrages sont prévus (dont la moitié est in fine réalisée). La petite île de Ré est défigurée par 38 Bunker dont un culmine à 23 m de hauteur. A chaque fois, ce sont graviers et sables qui sont prélevés et consommés, à grand renfort d'énergie fossile. Les espaces côtiers ne sont pas les seules victimes de la gigantomanie nazie, qui multiplie les super- ou les mégastructures de surveillance et de défense, comme les bases sous-marines (la Rochelle) ou les pas de tir balistique (la « coupole » de Saint-Omer), protégés par des glacis de béton de plus de 5 m d'épaisseur. Ce qui est tiré des plages (obus, mais aussi missiles V1 et V2) doit être produit dans des espaces sécurisés. Ce sont alors des millions de m3 de roche qui sont excavés des collines de Dora, en Thuringe, jusqu'aux Alpes autrichiennes, pour produire sous terre, à l'abri de la géologie, des armes de mort que les aviateurs alliés ne pourront pas attendre. Des dizaines de kilomètres de tunnels, et des chambres d'assemblage de 40 m de haut sont érigés par l'exploitation inhumaine de la main d'œuvre des camps de concentration.

Mais l'arme qui illustre sans doute le mieux la dévastation nazie est le lance-flamme. D'usage massif sur le front de l'Est, il permet une stratégie de terre brûlée systématiquement mise en œuvre pour assécher et épuiser les ressources supposées des partisans soviétiques et des résistants. Il y eut, en URSS, 5000 Oradour-sur-Glane.

Dévastation de la terre, mépris de l'homme, jusqu'à la réification de l'homme et de la femme allemands eux-mêmes, exploitation sans limite des fonds d'énergie humain et naturel, productivisme effréné dessinent l'image cohérente d'un certain rapport au monde.

comme un lointain écho dans l'encyclique *Laudato si'* : sur la sauvegarde de la maison commune. Le pape François y déconstruit l'accusation selon laquelle la Bible inviterait à dominer la Terre et choisit la figure de François d'Assise comme saint patron de l'écologie chrétienne. L'homme n'est dès lors plus maître mais gardien de la Création. L'encyclique, sérieusement documentée et très riche, définit une nouvelle écologie, dite « intégrale » : elle rappelle les racines humaines de notre crise écologique. Néanmoins, si elle insiste sur la destination commune des biens et s'inscrit dans la tradition de la doctrine sociale de l'Église, elle comporte un volet humain et social qui semble avoir fait le bonheur de La Manif pour tous et des bioconservateurs catholiques. Les penseurs qui se sont approprié l'expression d'« écologie intégrale » appartiennent ainsi à une mouvance très conservatrice qui a émergé à la faveur des mobilisations contre le mariage homosexuel.

Si ces derniers sont de nouveaux venus sur le terrain intellectuel et médiatique, ce n'est pas le cas des vieux routiers de la Nouvelle Droite, qui se sont éparpillés dans différentes directions à partir des années 1990. Certains anciens du GRECE ont rompu afin de maintenir une ligne raciste *völkisch* dure, tandis que ceux qui y sont restés se sont engagés dans l'ethnodifférentialisme et la critique de l'« idéologie du Même », concept central de la pensée d'Alain de Benoist. Ils gardent en commun un solide néopaganisme antichrétien. Pour la même raison : le christianisme est une forme d'universalisme qui reconduit un égalitarisme honni.

Trois courants distincts émergent donc : une écologie chrétienne qui connaît un coup de jeune suite à l'encyclique *Laudato si'* ; une décroissance également « intégrale » portée par une Nouvelle Droite ayant pris le virage écologiste dans les années 1980 et définie dans le

développe une logique antilibérale totale. » Le rapport entre la Manif pour tous, les néopaïens du GRECE (Groupement de recherches et d'études sur la civilisation européenne), les nationalistes révolutionnaires et Jean-Claude Michéa ne semble pas aller de soi. À moins de mettre tout ce beau monde dans le même sac « vert-brun » et d'en conclure à l'inexorable fascisation de toute forme d'écologie radicale, à l'instar de Luc Ferry dans Le Nouvel Ordre écologique.

Dans cet essai contesté, publié en 1992, le philosophe revenait sur les origines romantiques de l'écologie politique et tout particulièrement de l'écologie profonde, montrant ses ramifications dans l'Allemagne des années 1930 avec les premières lois nazies de protection de la nature. Depuis, nombreux sont ceux qui ont justement dénoncé le procès en écofascisme intenté à la deep ecology d'Arne Naess par Luc Ferry, lequel rejette toute critique de la technique, du progrès et des Lumières du côté de l'obscurantisme. Or cette assimilation occulte toute une critique progressiste de la technique et du paradigme productiviste qui en découle. Alors que se profile un retour de l'écologie droitnière, il devient urgent de différencier véritablement critique progressiste et critique réactionnaire du progrès.

Chrétiens contre néopaïens, le retour de la « nature »

En 1966, l'universitaire américain Lynn Townsend White Jr, dans un article devenu célèbre : « Les racines de notre crise écologique », revenait sur le verset de la Genèse enjoignant à l'homme de « soumettre » la Terre : selon l'auteur, le cadre de pensée chrétien faisant de l'homme « comme le maître et possesseur de la Nature », selon l'expression de Descartes, était responsable de l'exploitation irraisonnée de cette dernière. La controverse réapparaît en 2015

On y trouve le passage au paroxysme de tendances lourdes de l'univers mental occidental, car le phénomène nazi ne fut pas un aérolithe, mais aussi des éléments proprement allemands, datant des années 1871-1914, années d'une croissance démographique spectaculaire qui fit craindre l'asphyxie de la race germanique par manque de terre et qui fit naître l'obsession du Lebensraum (biotope). Ce rapport singulier à l'espace est également un rapport au temps : les Allemands de l'époque de Bismarck et de Guillaume II craignaient de former un État et une nation tardifs, par rapport à l'Angleterre et à la France notamment. Cette peur fut redoublée après 1919 : l'Allemagne perdait un temps précieux (en comparaison de l'Italie fasciste, singulièrement, qui s'était dotée du bon régime dès 1922) à laquelle seule l'intensité, et l'intensification toujours accentuée, de l'exploitation et de la production pouvaient obvier. Cette course contre le temps – lieu redouté de la dégénérescence et de la décadence – devait aboutir à rien moins qu'à une sortie de l'histoire, à un Règne (Reich) dont l'espace emblématique et la garantie étaient le grand empire colonial à l'Est.

Dans un monde décrété libre de toute transcendance, que ce fût pour le déplorer ou, au contraire, s'en féliciter, car la transcendance chrétienne était d'origine et d'essence juive, les nazis tentèrent de recréer un univers de sens et de valeurs sur le seul plan de l'immanence. La valeur suprême, contrairement à ce que l'on lit ou l'on entend, n'était pas la pureté de la race, mais la performance, la rentabilité, la productivité : un enfant allemand pouvait être de bonne race mais handicapé, donc promis à la stérilisation puis à la mort ; un Juif pouvait être temporairement affecté à un Kommando de travail, jusqu'à épuisement de sa force vitale.

Il en allait des entités naturelles comme des hommes, des sous-hommes (Slaves, par exemple), et des Juifs : l'exploitation était une

consommation qui, au mépris du facteur de production, devait assurer la production la plus intense – i.e. la plus massive et la plus rapide, pour rattraper le temps perdu et dominer les plus vastes espaces. L'espace purement matériel et immanent du déploiement nazi, l'« espace vital » exalté par la doctrine et la planification, était un espace de mort pour les allogènes et les non-productifs, ainsi qu'un espace de destruction pour les entités naturelles soumises à la seule loi de leur utilité. In fine, et avec un conséquentialisme sans compromis, il devait être un espace de mort pour les Allemands eux-mêmes, jugés par Hitler inférieurs aux peuples de l'Est. Son dernier ordre majeur, le décret du 19 mars 1945 portant destruction du territoire du Reich, prévoyait la disparition de la culture, de la nature et de l'humanité allemande car celle-ci, dans l'impitoyable combat pour la vie qu'avait été la guerre, s'était révélée inférieure à ses ennemis.

comme une menace sur les valeurs et les intérêts d'une société. Dans une atmosphère apocalyptique où nombreux sont ceux qui prédisent un effondrement économique et écologique, nous serions également menacés par des crises humaines et morales. Mariage pour tous, migrations, transhumanisme sont autant de symptômes de la crise « humaine » qui accompagnerait la crise écologique. Du point de vue des divers mouvements d'extrême droite, il s'agit de traiter enfin ensemble les différentes facettes d'un unique problème, afin de formuler une écologie véritablement cohérente.

« Il y a toujours eu chez les écolos une tentation droitière, mais elle est restée marginale. » Croisé lors d'une réunion entre élus verts à Marseille, Noël Mamère reconnaît qu'il y a une droitisation récente de l'écologie, comme un ricochet lointain du débat ayant opposé Dominique Voynet à Antoine Waechter dans les années 1990 au sein du champ politique : « La question a été réglée chez Les Verts avec la victoire de Voynet. » De fait, la tendance conservatrice d'Antoine Waechter a été mise en minorité au sein du parti écologiste, qu'il a quitté pour créer le Mouvement écologiste indépendant (MEI) en 1994, tandis que Les Verts se rapprochaient du socialisme de gouvernement. Antoine Waechter incarnait alors une écologie conservatrice, héritière du naturalisme de Robert Hainard et proche de l'écologisme de l'Américain Teddy Goldsmith, fondateur de la revue *The Ecologist*, aux positions ouvertement réactionnaires.

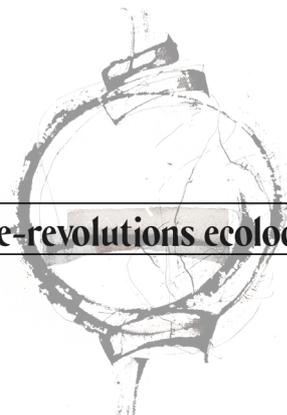
Selon Noël Mamère, la tendance conservatrice réapparaît aujourd'hui en deux endroits : du côté de l'écologie intégrale chrétienne, pour partie issue de la Manif pour tous, articulant une écologie « humaine » à des positions anticapitalistes et antilibérales ; mais aussi du côté de la philosophie anti-Lumières de la Nouvelle Droite, portée par Alain de Benoist. Noël Mamère ajoute : « Au milieu, il y a Jean-Claude Michéa, adulé par les néoconservateurs, qui

Aujourd'hui, les Amap, l'agriculture bio, les coopératives agricoles suscitent l'intérêt de groupuscules néofascistes¹, tandis que les militants soraliens se plongent dans la permaculture et les circuits courts. Les animateurs du réseau de permaculture Brin de Paille ont ainsi eu bien du fil à retordre sur leur forum avec un certain Autrevie, « néorural » aussi expérimenté en permaculture que diffuseur actif des idées d'Alain Soral. Autrevie est en effet le pseudonyme de Nicolas Fabre, déjà évoqué. Le jeune homme, qui se décrit comme un « mâle blanc », est l'auteur de *Mon retour à la terre*, édité chez Kontre-Kulture, la maison d'édition d'Égalité et Réconciliation, et son expert en permaculture. La ZAD de Sivens a de son côté connu en 2014 des tentatives d'infiltration de la part du MAS, soucieux de ne pas abandonner les luttes environnementales et sociales à l'extrême gauche². On voit ainsi des groupuscules identitaires ou néofascistes multiplier les actions : opérations de ramassage de déchets, création d'une ferme communautaire réservée aux « Français de souche »... « Il s'agit là d'un thème où les gens se retrouvent tout à fait sincèrement et c'est vrai aussi pour l'extrême droite la plus radicale », affirme Nicolas Lebourg.

Cette prise de conscience de l'urgence écologique semble s'inscrire dans une « panique morale » multiforme. Aux perspectives d'effondrement économique et écologique s'ajoute une sorte de pessimisme culturel et éthique. D'après Stanley Cohen, à qui l'on doit l'expression, une « panique morale » est suscitée quand une condition, un événement, un groupe de personnes ou une personne sont désignés

1 Damien DUBUC, « L'extrême droite se donne un label bio », Slate, 16 février 2017.

2 « Sivens : quand l'extrême droite tente d'infiltrer la ZAD », Marie-Lys Lubrano, 6 novembre 2014, <http://www.lesinrocks.com/2014/11/06/actualite/barrage-sivens-lextreme-droite-tente-dinfiltrer-zad-11534064/>.



α Contre-revolutions écologiques α

La catastrophe environnementale en cours et l'absurdité croissante de l'hégémonie productiviste entraînent des reconfigurations profondes dans le camp écologiste. Celui-ci est investi par des franges variées des droites dures qui s'appuient en grande partie sur des éléments critiques empruntés à la gauche anticapitaliste (décroissance, critique de la technique et du progrès...), tout en puisant dans l'histoire des liaisons dangereuses entre la nature et le fascisme. Se produit ainsi une confusion inédite autour des questions centrales de l'écologie politique : la conception de gauche selon laquelle l'être humain n'est qu'une partie de la nature est récupérée par les catholiques conservateurs et autres néofascistes identitaires, selon lesquels, aussi, la fin de l'anthropocentrisme a sonné.

Dreadlocks, sarouel et voix douce, Nicolas Fabre, jeune permaculteur, colle parfaitement au cliché du militant alternatif ayant quitté une vie urbaine confortable pour plonger ses mains dans la terre et redécouvrir la valeur des « vraies » choses. Il décrit son parcours et prodigue des conseils pratiques dans des vidéos sur

Youtube, qui passent sans transition de conseils sur la construction d'abris en bois à... une interview d'Alain Soral. Le conférencier d'extrême droite, fondateur de l'un des sites politiques les plus consultés de France, Égalité et Réconciliation, y explique les raisons profondes du malaise d'une société française ayant sacrifié ses paysans à ses traders.

L'algorithme de Youtube renvoie à d'autres vidéos du même genre, comme cette conférence sur la « permaculture expliquée aux nationalistes » diffusée par la webradio Orages d'Acier du Mouvement d'action sociale (MAS), organisation d'extrême droite autodissoute en 2016. Les invités, Lucien Cerise et Pierre Torty, y montrent que la permaculture permet une production véritablement respectueuse de la nature. Rapidement, l'entretien s'éloigne de la question agricole : « Ceux qui veulent régler le problème de l'agriculture naturelle sont des pompiers pyromanes. Pour eux, c'est la nature qui doit être corrigée. C'est la même chose avec la théorie du genre : c'est la nature qui doit être corrigée. » Au fur et à mesure de l'émission, le discours passe insensiblement de la défense des écosystèmes à celle d'ordres sociaux et humains menacés, ou d'identités sexuelles et culturelles en péril.

De vidéo en vidéo, c'est d'abord l'étonnement qui prime : des sujets que l'on pensait propre à la gauche altermondialiste sont au cœur des préoccupations de la nébuleuse « patriote ». Puis l'on cesse de s'étonner, alors que revient une rengaine familière, celle de la terre qui, elle, « ne ment pas », de « la nature corrompue par le progrès »... Le lien entre extrême droite et écologie, momentanément rompu, serait-il de nouveau à l'ordre du jour ?

Noyautages ou affinités idéologiques ?

Des sites antifascistes ont déjà donné l'alerte, dénonçant des tentatives de noyautage de la part de mouvements d'extrême droite qui prennent position sur le terrain écologique et social. La question se pose pourtant : s'agit-il uniquement d'un mouvement tactique à un moment où l'urgence écologique se fait de plus en plus pressante ? Ou bien s'agit-il d'une tradition écologique jusque-là minoritaire, amenée à être de plus en plus visible dans un contexte de montée de la pensée identitaire ?

Des tentatives de noyautage des milieux écologistes ont émaillé l'histoire des Verts. En 1992, les jeunes de l'organisation de gauche Écolo-J ont été infiltrés par les néofascistes de Nouvelle Résistance et ont dû exclure une vingtaine de leurs membres. L'année précédente, Jean Brière avait été exclu des Verts pour antisémitisme, anticipant un épisode similaire au début des années 2000 avec l'exclusion de Ginette Skandrani en raison de ses positions négationnistes. Pour Stéphane Lavignotte, pasteur et théologien, militant au sein d'Ecolo-J à l'époque, « la tentative de noyautage de Nouvelle Résistance relevait plutôt d'une logique de l'extrême droite antisystème, qui essayait de se rapprocher de tout ce qui apparaissait radical. La position ni droite ni gauche, majoritaire à l'époque chez Les Verts autour d'Antoine Waechter, permettait de raccrocher la vieille obsession de la troisième voie de l'extrême droite ». Pourtant, Nicolas Lebourg, spécialiste des extrêmes droites, souligne l'intérêt précoce d'un militant comme André-Yves Beck, membre fondateur de Nouvelle Résistance, pour les circuits courts et l'écologie profonde attachée à la défense de la valeur intrinsèque de la nature et à la fin de l'anthropocentrisme, deux thèmes parvenus à l'extrême droite via les canaux nationalistes révolutionnaires.